

Vendredi 2 Juillet 1915

3112



Ma chère amie,

Je suis rentrée le matin à Montmourey et je suis heureuse de pouvoir vous dire que ma chère femme va aussi bien que possible. J'espère que nous en avons fini avec les angines que nous avons traversées; il ne restera plus qu'à lui rendre des forces, ce qui sera chose facile puisque la cause du mal a disparu.

La situation évidemment n'est pas brillante, mais j'ai une confiance inébranlable dans la victoire finale, basée sur la valeur héroïque de nos troupes. On s'est malheureusement endormi pendant de longs mois, en se congratulant et en se disant, les uns aux autres, des sottises de caparités que les événements ne justifiaient pas. Combien de fois vous ai-je dit

518
Que les succès locaux dont on se glorifie, et dont on vante les échos stridents, puisqu'on n'avait pas atteint le but qu'on s'était assigné, et qui est le seul légitime. Il fallait, depuis onze ans, que le guerrier dur, fatigué, matiné et incertain, sans lequel l'offensive et l'action de l'infanterie sont impossibles, quelle que soit la valeur des hommes. On s'en aperçoit aujourd'hui; mieux vaut tard que jamais.

Mais le vrai, je l'avoue, s'en arrache au cœur, c'est de voir tous les jeunes hommes, dans le fleur de l'âge, les uns aveugles, les autres avec une jambe ou un bras de moins! Et cependant quelle que soit la douleur que l'on éprouve, il faut aller vaillamment jusqu'au bout, pour échapper à l'amertume totale qui nous attendrait, si nous fléchissions.

Le moral de l'armée est parfait; je le constate aussi bien par les lettres que je reçois

de mon fils ou de mes neveux, que pas celle
de camarades qui sont au front. Mon tiers
mon espoir au moment d'y aller à votre
tour.

3113

Soyez donc courageux et patients,
si longue que puisse être cette guerre, qui
certainement est près de sa fin.

Mes amitiés à M^r Dreyfus et
bien affectueusement à mes

A Dreyfus

